

furent mis en déroute, et prirent ouvertement la fuite. Les Romains, s'étant mis à leur poursuite, en tuèrent ou en firent prisonniers plus de cent mille. Devenus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils arrêtrèrent, d'un commun consentement, de tout donner à Marius, excepté ce qui aurait été pillé. Quelque magnifique que fût ce présent, il parut encore bien au-dessous du service que ce général venait de rendre à sa patrie, en la délivrant d'un si grand danger. Quelques historiens ne conviennent pas du don de ces dépouilles ni du nombre des morts ; ils disent seulement que depuis cette bataille les Marseillais firent enclorre leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués ; que les corps consumés dans les champs, par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraisèrent tellement la terre et la pénétrèrent à une si grande profondeur, que l'été suivant elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits ; ce qui vérifie ce mot d'Archiloque, que rien n'engraisse plus la terre que les corps qui y pourrissent. On dit aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que les grandes batailles sont presque toujours suivies de pluies abondantes : soit qu'un dieu bienfaisant, pour laver et purifier la terre, l'inonde de ces eaux pures qu'il lui envoie du ciel, ou que l'air, qui s'altère facilement et éprouve de plus grands changements pour la plus légère cause, se condense par les vapeurs humides et pesantes qui s'exhalent du sein de cette corruption.

Après la bataille, Marius, ayant choisi parmi les armes et les dépouilles des barbares les plus belles, les mieux conservées, les plus propres à relever la pompe de son triomphe, fit entasser tout le reste sur un grand bûcher et en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée environnait le bûcher, couronnée de laurier ; lui-même, vêtu de pourpre et ceint à la romaine, prit un flambeau allumé, et, l'élevant de ses deux mains vers le ciel, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit venir à toute bride quelques-uns de ses amis, dont l'arrivée fit faire un grand silence, dans l'attente des nouvelles qu'ils apportaient. Dès qu'ils furent près de Marius, ils sautèrent à terre, et, courant l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois et lui remirent les lettres qui lui annonçaient sa nomination. La joie vive que causa cette nouvelle mit le comble à celle qu'on ressentait déjà d'une si grande victoire. Toute l'armée témoigna

le plaisir qu'elle en avait par des cris de triomphe, qu'elle accompagna du bruit guerrier des armes ; et les officiers ayant de nouveau couronné Marius de laurier, il mit le feu au bûcher et acheva le sacrifice.

Mais la puissance qui ne souffre jamais que la joie des plus grands succès soit pure et sans mélange, qui jette tant de variété dans la vie humaine par des vicissitudes continuelles de bien et de mal, soit qu'on l'appelle fortune, vengeance divine, ou enfin nécessité naturelle des choses humaines, fit arriver peu de jours après à Marius de tristes nouvelles de Catulus, son collègue, dont le malheur fut pour la ville de Rome un nouveau sujet de terreur et comme un nuage funeste, une tempête menaçante, au milieu d'un temps calme et serein. Catulus, qu'on avait envoyé pour défendre contre les Cimbres le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, et craignant, s'il était obligé de diviser son armée en plusieurs corps, qu'elle ne fût trop affaiblie, redescendit en Italie, et, mettant devant lui la rivière d'Adige, il éleva des deux côtés de bons retranchements, afin d'en empêcher le passage, et bâtit un pont qui lui donnât la facilité de couvrir les places qui étaient au delà du fleuve, si les Cimbres, après avoir franchi les détroits, allaient les attaquer. Mais ils méprisaient tellement leurs ennemis et les insultaient si ouvertement, que, sans aucune nécessité, et seulement pour faire parade de leur audace et de leur force, ils s'exposaient tout nus à la neige, grimpaient sur les montagnes, à travers des monceaux de neige et de glace ; et, parvenus au sommet, ils s'asseyaient sur leurs boucliers, et, glissant le long des rochers, ils s'abandonnaient à la rapidité de la pente sur le bord de précipices d'une profondeur effrayante. Quand enfin ils eurent transporté leur camp près de celui des Romains et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la combler. Coupant donc, comme autrefois les géants, les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours. Ils jetaient en même temps au-dessus du pont que les Romains avaient construit des masses d'un grand poids qui, entraînées par le courant, venaient battre le pont et en ébranlaient les fondements. La plupart des soldats romains, effrayés d'une pareille entreprise, abandonnèrent le grand camp et se retirèrent. Catulus

se conduisit alors en habile et parfait général, qui préfère à sa propre gloire celle de ses concitoyens. Quand il vit qu'il ne pouvait persuader à ses soldats de rester, et que, cédant à leur frayeur, ils pliaient bagage, il ordonna qu'on levât l'aigle, et, courant aux premiers rangs qui étaient déjà en marche, il se mit à leur tête, aimant mieux que la honte de cette retraite tombât sur lui seul plutôt que sur sa patrie, et que les soldats eussent l'air, non de prendre la fuite, mais de suivre leur général. Les barbares s'emparèrent du fort que Catulus avait construit au delà du fleuve. Remplis d'admiration pour les soldats romains, qui l'avaient défendu avec la plus grande valeur et s'étaient exposés si courageusement pour leur patrie, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris après la bataille et porté dans la maison de Catulus, comme les prémices de sa victoire. Les barbares, trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât.

Cette conjoncture fâcheuse fit appeler Marius à Rome; en l'y voyant arriver, tout le monde crut qu'il allait recevoir les honneurs du triomphe, et le sénat s'empressa de les lui décerner; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de leur part de cette gloire les soldats qui avaient partagé ses périls, ou que son motif fût de rassurer le peuple sur ses craintes, en déposant, entre les mains de la fortune de Rome, la gloire de ses premiers succès, et se promettant de l'en retirer plus brillante après de nouveaux exploits. Il tint dans le sénat les discours qu'exigeait la circonstance, après quoi il se hâta d'aller joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence; il fit venir son armée des Gaules. Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô, afin d'empêcher les barbares de pénétrer dans l'Italie cispadane. Mais ceux-ci différaient de combattre, parce qu'ils attendaient, disaient-ils, les Teutons, dont le retard les étonnait fort, soit qu'ils ignorassent réellement leur défaite, soit qu'ils voulussent paraître n'y pas croire; car ils accablaient d'outrages ceux qui venaient leur en porter la nouvelle. Ils envoyèrent même à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes où ils pussent s'établir. Marius ayant demandé aux ambassadeurs de quels frères ils voulaient parler, ils répondirent qu'ils étaient les Teutons. Tous ceux qui étaient présents éclatèrent de

rire, et Marius leur dit en plaisantant: « Ne vous inquiétez plus de vos frères; ils ont la terre que nous leur avons donnée et qu'ils conserveront à jamais. » Les barbares, ayant senti l'ironie, s'emportèrent en injures et en menaces, et lui déclarèrent qu'il allait être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua Marius; et il serait peu honnête de vous en aller sans avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquaniens avaient faits prisonniers, comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

Les Cimbres, dès qu'ils eurent entendu le rapport de leurs ambassadeurs, marchèrent sur-le-champ contre Marius, qui se tenait tranquille dans son camp et se contentait de le garder. Ce fut, dit-on, pour cette bataille, que Marius fit au javelot un changement utile. Jusqu'alors le fer et la hampe étaient cloués ensemble par deux chevilles de fer; Marius n'en laissa qu'une, et à la place de l'autre, il en mit une de bois, beaucoup plus aisée à rompre: changement bien imaginé, afin que la pique, en s'attachant au bouclier de l'ennemi, n'y restât pas droite, mais que la cheville de bois, en se rompant, fit plier la hampe à l'endroit du fer, et que, tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embarrassât l'ennemi. Boïorix, roi des Cimbres, à la tête d'un détachement peu nombreux de cavalerie, s'étant approché du camp de Marius, provoqua ce général à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui resterait maître du pays. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis pour combattre; que cependant il voulait bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent donc que la bataille se donnerait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil, lieu commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, et aux barbares pour étendre leur nombreuse armée. Les deux partis, arrivés au rendez-vous, se mirent en bataille. Catulus avait sous ses ordres vingt mille trois cents hommes, et Marius, trente-deux mille, qui, placés aux deux ailes, environnaient Catulus, dont les troupes occupaient le centre. C'est ainsi que l'écrivit Sylla, qui fut présent à cette bataille. On dit que Marius donna cette disposition aux deux corps de son armée, parce qu'il espérait tomber avec ses deux ailes, sur les

phalanges ennemies, et ne devoir la victoire qu'aux troupes qu'il commandait, sans que Catulus y eût aucune part et pût même se mêler avec les ennemis. En effet, lorsque le front d'une bataille est fort étendu, il est d'ordinaire que les ailes débordent sur le centre, qui se trouve alors très enfoncé. On ajoute que Catulus en fit l'observation dans l'apologie qu'il fut obligé de faire, et qu'il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

L'infanterie des Cimbres sortit en bon ordre de ses retranchements; et, s'étant rangée en bataille, elle forma une phalange carrée, qui avait autant de front que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient magnifiquement parés; leurs casques se terminaient en gueules béantes et en mufles de bêtes sauvages, surmontés de hauts panaches semblables à des ailes : ils ajoutaient encore à la hauteur de leur taille. Ils étaient couverts de cuirasses de fer et de boucliers dont la blancheur jetait le plus grand éclat; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes. Dans cette bataille, ils n'attaquèrent pas les Romains de front; mais s'étant détournés à droite, ils s'étendirent insensiblement, dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie, qui occupait la gauche. Les généraux romains s'aperçurent à l'instant de leur ruse; mais ils ne purent retenir leurs soldats, dont l'un, s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, entraîna tous les autres à leur poursuite. Cependant l'infanterie des barbares s'avancait, semblable aux vagues d'une mer immense. Marius, après s'être lavé les mains, les éleva au ciel et fit vœu d'offrir aux dieux une hécatombe. Catulus, de son côté, ayant levé les mains au ciel, promit de consacrer la fortune de ce jour et de lui bâtir un temple. Marius fit aussi un sacrifice : et lorsque le prêtre lui eut montré les entrailles de la victime, il s'écria : « La victoire est à moi. » Mais à peine les deux armées commençaient à charger, qu'il survint un accident qui, au rapport de Sylla, parut l'effet de la vengeance céleste sur Marius. Le mouvement d'une multitude si prodigieuse fit lever un tel nuage de poussière, que les deux armées ne purent plus se voir. Marius, qui s'était avancé le premier avec ses troupes, pour tomber sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité, et, ayant poussé bien au delà de leur bataille, il erra longtemps dans la plaine, tandis que la fortune conduisait les barbares vers Catulus, qui seul eut à sou-

tenir tout leur effort avec ses soldats, au nombre desquels était Sylla. L'ardeur du jour et les rayons brûlants du soleil, qui donnaient dans le visage des Cimbres, secondèrent les Romains. Ces barbares, nourris dans des lieux froids et couverts, et endurcis aux plus fortes gelées, ne pouvaient supporter la chaleur; inondés de sueur et tout haletants, ils se couvraient le visage de leurs boucliers, pour se défendre de l'ardeur du soleil; car cette bataille se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août, appelé alors *sextilis*. Ce nuage de poussière servit même à soutenir le courage des Romains, en leur cachant la multitude des ennemis; chaque bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en vinrent aux mains avant que la vue du grand nombre des barbares eût pu les effrayer. D'ailleurs l'habitude du travail et de la fatigue avait tellement endurci leurs corps, que, malgré l'extrême chaleur et l'impétuosité avec laquelle ils étaient allés à l'ennemi, on ne vit pas un seul Romain suer ou haleter : c'est le témoignage que Catulus lui-même leur rend en faisant l'éloge de ses troupes.

La plupart des ennemis, et surtout les plus braves d'entre eux, furent taillés en pièces; car, pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompiissent leur ordonnance, ils étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchements; et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus tragique et le plus affreux. Les femmes, vêtues de noir et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards, dont les uns étaient leurs maris, les autres leurs frères ou leurs pères; elles étouffaient leurs enfants de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, à ce qu'on assure, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit au timon de son chariot. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulants, qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et, les piquant ensuite pour les faire courir, ils périssaient étranglés, ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs mains, on fit plus de soixante mille prisonniers, et on en tua deux fois autant. Les soldats de Marius pillèrent le bagage; mais les dépouilles, les étendards et les trompettes furent portés, dit-on, au camp de Catulus : ce qu'il alléqua

comme une preuve certaine que la victoire était son ouvrage. Il s'éleva à cette occasion une vive dispute entre ses troupes et celles de Marius ; afin de la terminer à l'amiable, on prit pour arbitres les ambassadeurs de Parme, qui étaient alors au camp. Les soldats de Catulus les menèrent au milieu des morts restés sur le champ de bataille, et leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs piques : il était facile de les reconnaître, parce que Catulus avait fait graver son nom sur les bois des piques de tous ses soldats. Cependant on fit honneur à Marius de ce succès, soit à cause de sa première victoire, soit par égard pour sa dignité. Le peuple même lui donna le titre de troisième fondateur de Rome, parce qu'il avait délivré sa patrie d'un aussi grand danger que celui dont les Gaulois l'avaient autrefois menacée. Lorsque les Romains, au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, se livraient, dans leurs repas domestiques, aux transports de la joie la plus douce, ils offraient à Marius, en même temps qu'à leurs dieux, les prémices de leurs mets, et lui faisaient les mêmes libations ; ils voulaient ne décerner qu'à lui seul les deux triomphes : mais il refusa de triompher sans Catulus ; il crut devoir se montrer modeste dans une si grande prospérité : peut-être aussi craignait-il les soldats de Catulus, bien déterminés, si l'on privait leur général de cet honneur, à s'opposer au triomphe de Marius.

Son cinquième consulat étant près de finir, il aspira au sixième avec plus d'ardeur que personne n'en avait jamais mis à briguer le premier. Courtisan assidu de la multitude, attentif à lui complaire en tout, il relâcha non seulement du faste et de la dignité de sa charge, mais encore de la fierté de son naturel, et affecta, dans toute sa conduite, une douceur et une popularité qui n'étaient point dans son caractère. Timide par ambition dans ce qui tenait au gouvernement et dans les intrigues populaires, la constance et l'intrépidité qu'il montrait dans les combats l'abandonnaient dans les assemblées du peuple ; là, un mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui-même. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de cité, à Rome, à deux mille habitants de Caméries qui avaient servi avec distinction, privilège qui parut contraire aux lois, il répondit à ceux qui l'en blâmaient, que le bruit des armes l'avait empêché d'entendre la loi ; mais il paraissait redouter les cris tumultueux des assemblées publiques. Dans les camps, le besoin qu'on avait de ses talents lui donnait de la dignité et de la puis-

sance ; mais n'ayant pu, dans les affaires politiques, s'élever au premier degré d'honneur et de crédit, il se jeta dans les bras du peuple, dont il brigua la bienveillance et la faveur, ne se souciant point d'être le plus homme de bien, pourvu qu'il fût le plus grand. Il encourut par cette conduite la haine des nobles ; mais celui d'entre eux qu'il redoutait le plus, c'était Métellus, dont il n'avait payé les bienfaits que par la plus noire ingratitude ; qui, naturellement vertueux et ami de la vérité, s'opposait avec force à ceux qui s'insinuaient par des voies peu honnêtes dans la faveur du peuple, en ne parlant que pour lui complaire. Marius résolut donc de le chasser de Rome : pour y parvenir il se lia intimement avec Glaucias et Saturninus, les plus audacieux des hommes, et qui avaient à leur ordre une tourbe d'indigents et de séditeux. Il se servit d'eux pour proposer de nouvelles lois, et fit venir à Rome des gens de guerre qu'il mêla dans les assemblées, pour faire bannir Métellus.

Il n'obtint son sixième consulat qu'en faisant aux tribuns des largesses considérables ; l'ayant ainsi acheté à beaux deniers comptants, il réussit à en éloigner Métellus, et à faire nommer Valérius, moins pour consul que pour ministre de ses volontés. Jamais le peuple n'avait donné à personne autant de consulats, si ce n'est à Valérius Corvinus ; avec cette différence que, du premier consulat de Corvinus à son dernier, il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, et que Marius, deux ans après son premier consulat, parcourut de suite les cinq autres poussé d'un seul trait par la fortune. Mais dans ce dernier, il devint l'objet de la haine publique, en se rendant complice des crimes de Saturninus, et en particulier du meurtre de Nonius, que ce scélérat massacra de sa main, parce qu'il était son concurrent au tribunat. Saturninus, devenu tribun, proposa pour le partage des terres une loi qui portait que le sénat viendrait jurer dans l'assemblée du peuple de ratifier ce que le peuple aurait ordonné, et de ne s'opposer à aucune de ses lois. Marius, dans le sénat, feignit de désapprouver cet article de la loi, et déclara que ni lui ni aucun sénateur qui eût du sens ne prêterait un pareil serment : « Car, ajouta-t-il, si la loi proposée n'était pas mauvaise, ce serait faire injure au sénat que de le forcer par le serment à ce qu'il devrait faire par persuasion et de bonne volonté. » Ce n'était pas qu'il pensât réellement ce qu'il disait : mais il tendait à Métellus un piège inévitable. Persuadé que le mensonge faisait partie

de la vertu et de l'habileté, il ne se croyait pas lié par ce qu'il aurait dit dans le sénat; mais sachant que Métellus était d'un caractère ferme; qu'il pensait, avec Pindare, que la vérité est le fondement de la vertu parfaite, il voulait le prendre dans ses propres paroles, afin que le refus qu'il aurait déjà fait dans le sénat, et qu'il répéterait devant l'assemblée, attirât sur lui la haine implacable du peuple. La chose arriva comme il l'avait espéré : Métellus ayant refusé le serment, le sénat leva la séance.

Peu de jours après, Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour exiger d'eux le serment, Marius se présenta. Il se fit aussitôt un grand silence, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Alors, s'embarrassant fort peu de ce qu'il avait si hardiment avancé dans le sénat, mais, à la vérité, du bout des lèvres, il dit qu'il n'avait pas le cou assez gros pour s'en tenir, sur une affaire, à ce qu'il avait dit une première fois; qu'il jurerait donc et obéirait à la loi, si toutefois c'était une loi; restriction qu'il ajouta avec adresse, comme un voile pour cacher sa honte. Dès qu'il eut fait le serment, le peuple ravi de joie, battit des mains et fit entendre les plus vives acclamations; mais les nobles furent aussi affligés qu'indignés d'un pareil changement. Les sénateurs qui craignaient la colère du peuple, jurèrent tous, jusqu'à Métellus. Pour lui, quelques instances que lui fissent ses amis pour l'engager à faire le serment, et à ne pas s'exposer aux peines rigoureuses dont Saturninus menaçait ceux qui refuseraient de le prêter, il ne perdit rien de sa fermeté et ne jura point. Toujours invariable dans son caractère, prêt à tout souffrir plutôt que de rien faire de honteux, il sortit de l'assemblée, et dit à ceux qui l'accompagnaient « que faire le plus léger mal était une lâcheté; que faire le bien quand il n'y avait pas de danger c'était une disposition commune; mais que le faire en s'exposant à de grands périls, c'était agir en homme véritablement vertueux. » Saturninus fit à l'instant même un décret par lequel il était ordonné aux consuls de faire publier qu'on interdisait à Métellus le feu et l'eau, et qu'il était défendu à tout citoyen de le recevoir chez lui. La plus vile populace s'offrait même pour aller le tuer; mais tous les bons citoyens, touchés de l'injustice qu'on lui faisait, coururent en foule chez lui pour le défendre. Métellus ne voulut pas être la cause d'une sédition, et prit le sage parti de sortir de Rome : « Ou les affaires, disait-il, prendront une autre tournure, et le peuple se repentira de ce qu'il fait aujourd'hui; alors il me rappellera lui-

même; ou elles resteront dans le même état, et dans ce cas il vaut mieux être éloigné. »

Le service important que Saturninus venait de rendre à Marius imposait à celui-ci la nécessité de souffrir toutes ses violences; il ne sentait pas que c'était faire à la république une plaie incurable; que ses lâches complaisances pour ce tribun audacieux l'autorisaient à se frayer par les armes et par les meurtres un chemin à la tyrannie et à la ruine du gouvernement. Conservant donc quelques égards pour les nobles, et voulant toujours se ménager la faveur du peuple, il fit l'action de l'homme le plus vil et le plus faux. Les principaux citoyens étant allés chez lui pendant la nuit pour l'engager à réprimer les excès de Saturninus, et ce tribun y étant venu aussi, il le fit entrer, à leur insu, par une autre porte. Ensuite, feignant une indisposition, et allant, sous ce prétexte des uns aux autres, il ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Enfin, le sénat et les chevaliers s'étant réunis, et ayant fait éclater leur indignation, Marius fut obligé de faire venir sur la place des gens armés, qui chassèrent les séditieux et les poursuivirent jusqu'au Capitole, où on les prit par la soif, en coupant les conduits d'eau. N'ayant donc plus aucun espoir, ils appelèrent Marius et se rendirent à lui, sous la sauvegarde de la foi publique. Il fit son possible pour les sauver; mais toutes ses démarches furent inutiles : à peine descendus sur la place, ils furent assommés par la multitude. Cette conduite lui avait tellement aliéné la noblesse et le peuple, que le temps de la nomination des censeurs étant venu, quoiqu'on s'attendit qu'il se mettrait sur les rangs, il n'osa pas se présenter, et, craignant un refus, il laissa choisir des censeurs qui lui étaient inférieurs en dignité. Il voulut cependant s'en faire un mérite en disant qu'il ne s'était pas présenté, de peur que la recherche sévère qu'il aurait été obligé de faire des mœurs et de la conduite des citoyens ne lui eût attiré la haine du peuple.

Le décret pour le rappel de Métellus ayant été proposé, Marius parla et agit de tout son pouvoir pour en empêcher l'effet; mais voyant tous ses efforts inutiles il y renonça. Le peuple montra le plus grand empressement à ratifier le décret; et Marius, ne pouvant supporter de voir Métellus de retour, s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, sous prétexte d'aller accomplir les sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux; mais ce voyage avait un autre motif, qui n'était pas connu du peuple. La nature ne l'ayant fait

ni pour la paix ni pour les affaires politiques, il ne devait qu'aux armes sa grandeur et sa fortune. Voyant donc que sa gloire et sa puissance se flétrissaient dans le repos et dans l'inaction, il travaillait à susciter aux Romains de nouvelles affaires. Il espérait qu'en irritant les rois de l'Asie, et surtout Mithridate, qui paraissait assez porté de lui-même à faire la guerre, les Romains le nommeraient sur-le-champ pour combattre contre ce prince; que bientôt il remplirait Rome de nouveaux triomphes, et sa maison des dépouilles du Pont et des trésors de Mithridate. Aussi tous les témoignages d'honneur et d'estime que ce prince lui prodigua ne purent rien gagner sur Marius, qui, inflexible dans ses résolutions, lui dit avec dureté : « Prince, ou essaye de devenir plus puissant que les Ro-



FIG. 63. — Cybèle,
la mère des dieux.

ains, ou fais sans rien dire ce qu'ils te commandent. » Ces paroles étonnèrent Mithridate, qui avait souvent entendu parler de la liberté du langage romain, mais qui ne l'avait pas encore éprouvée. Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maison près de la place publique, soit, comme il le disait, afin d'épargner à ceux qui venaient lui faire leur cour la peine d'aller si loin, soit qu'il regardât l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre de gens de se présenter à sa porte. Mais ce n'était point là ce qui éloignait d'aller chez lui : la véritable cause, c'est que, peu propre aux affaires civiles, manquant de cette douceur et de cette affabilité qui caractérisaient les autres personnages de son rang, on le négligeait pendant la paix, comme un instrument qui n'était bon que pour la guerre.

Il n'était pas fort affecté de voir sa réputation éclipsée par celle de beaucoup d'autres; mais il ne pouvait supporter que l'envie des nobles contre lui fût la cause de l'élévation de Sylla, et que son rival ne dût son pouvoir dans le gouvernement qu'aux dissensions qu'ils avaient eues ensemble. Mais quand Bocchus, roi de Numidie, reconnu pour allié des Romains, eut consacré dans le Capitole des Victoires qui portaient des trophées, et auprès d'elles des images d'or qui représentaient Jugurtha remis par Bocchus entre les mains de Sylla, Marius fut tellement outré de colère de voir Sylla lui enlever la gloire de ses exploits et se l'attribuer à lui seul, qu'il se disposait à employer la violence pour abattre ces

monuments. Sylla, de son côté, s'opiniâtrant à les maintenir, la sédition allait éclater dans Rome, lorsqu'elle fut tout à coup réprimée par la guerre sociale. Les nations les plus belliqueuses de l'Italie, celles dont la population était la plus nombreuse, s'étant liguées contre les Romains, et réunissant à la force des armes, à la multitude des troupes, l'audace et la capacité de leurs généraux, qui n'étaient en rien inférieurs aux plus grands capitaines de Rome, furent sur le point de renverser l'empire. Cette guerre, si féconde en événements, si variée dans ses succès, accrut autant la gloire et la puissance de Sylla qu'elle diminua celle de Marius. Celui-ci se montra lent et irrésolu dans tout ce qu'il entreprit, cherchant toujours à différer : soit que, parvenu à plus de soixante-cinq ans, la vieillesse eût éteint son activité et sa chaleur ordinaires; soit, comme il le disait lui-même, que des maux de nerfs dont il était travaillé l'empêchassent d'agir avec liberté, il ne soutint les fatigues de cette guerre, qui étaient au-dessus de ses forces, que par honte de rester oisif. Il ne laissa pas cependant de remporter une grande victoire, où il tua six mille hommes aux ennemis; dans toute cette guerre, il ne leur donna jamais aucune prise sur lui; on eut beau l'environner de tranchées, l'accabler de railleries, le provoquer au combat, il fut toujours maître de lui-même. Enfin, sa faiblesse l'empêchant d'agir de sa personne, il quitta le commandement.

Les peuples de l'Italie étant presque soumis, plusieurs généraux employaient le crédit des orateurs du peuple pour obtenir la conduite de la guerre contre Mithridate, lorsque tout à coup, au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme d'une audace singulière, mit en avant Marius, et le nomma pour aller combattre contre ce prince, avec le titre de proconsul. Le peuple se partagea : les uns approuvèrent le choix du tribun; les autres, appelant Sylla à ce commandement, envoyaient Marius aux bains chauds de Baïes, lui conseillant d'y soigner son corps affaibli, comme il le disait lui-même, par la vieillesse et les maladies. Marius avait près de Misène une superbe maison de campagne, où il menait une vie plus délicieuse et plus efféminée qu'il ne convenait à un homme qui, dans un si grand nombre d'expéditions, s'était signalé par tant d'exploits. Cornélie l'acheta, dit-on, soixante-quinze mille drachmes, et peu de temps après elle coûta à Lucullus cinq cent mille deux cents drachmes : tant le prix des biens-fonds avait